

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Véronique VOUILLOZ

Les êtres et les aîtres de Gaby Zryd-Sauthier

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1986, tome 82, p. 38-46

© Abbaye de Saint-Maurice 2013

Les êtres et les aîtres de Gaby Zryd-Sauthier

Nous connaissons de Gaby Zryd-Sauthier les reportages paraissant dans *Treize Etoiles* et dans *Notre Foyer*, et ceux parus dans *Fémina* ; ils prouvent qu'une documentaliste dotée d'un grand souci d'exactitude peut se doubler d'une artiste qui soigne l'expression et cherche les mots traduisant au mieux ce qu'elle a observé. Nous connaissons aussi les billets attendus chaque mois par les lecteurs de *Treize Etoiles*, pendant de nombreuses années, intitulés « En famille avec Madame Zryd » ; l'observation s'y exerçait sur des événements quotidiens colorés par un humour qui était une forme de tendresse.

Nous découvrons maintenant Gaby Zryd-Sauthier auteur de nouvelles. Sans renoncer au journalisme, elle vient en effet de publier son premier livre : *Boomerang et autres nouvelles* ¹.

Ce n'est pas par hasard que Gaby Zryd-Sauthier a choisi ce genre littéraire. La nouvelle exige une grande économie de moyens et une concentration sur l'essentiel qui correspondent exactement à la personnalité et à l'intention de l'auteur de *Boomerang*. Contrairement à d'autres auteurs dont le premier livre est un épanchement autobiographique, elle n'impose pas son monde intérieur au lecteur : elle le lui propose avec discrétion, par respect pour leur sensibilité à tous deux ; on dirait qu'elle-même tient tellement à sa sphère privée qu'elle ne veut pas non plus empiéter sur celle de son lecteur.

Cette même retenue est tout à fait sensible dans la caractérisation de ses personnages.

¹ Editions Poésie Vivante, Genève, 1985.

Les personnages et l'intrigue

Une des exigences de la nouvelle est une intrigue très réduite. Quelques événements suffisent à révéler la crise que traverse un personnage ; l'absence de péripéties confère au récit une sobriété qui rend encore mieux la profondeur des drames esquissés : infirmité, accident, divorce. Les personnages affrontent une souffrance qu'ils cachent en grande partie mais contre laquelle ils ne luttent pas en solitaires stoïques puisqu'ils se livrent peu à peu au lecteur au fil des pages et des confidences.

Le personnage ne parle de son drame extérieur que pour expliquer son cheminement intérieur. Roberto, par exemple, pour parvenir à faire allusion à l'accident qui le rend invalide, a déjà dépassé le choc initial ; comme pour éviter ce choc au lecteur, il lui révèle sa tragédie avec circonspection, en lui donnant le moins de place possible.

De tels personnages prennent vie grâce à ce dialogue qu'ils entretiennent avec le lecteur ou avec d'autres personnages à l'intérieur du récit ; toujours on entrevoit une zone personnelle mystérieuse où se joue la véritable intrigue de la nouvelle. Dans la dernière nouvelle du livre, « La semaine des quatre jeudis », la démarcation s'efface entre l'aventure réelle et la démarche intérieure.

Les personnages et leurs relations

« La semaine des quatre jeudis » nous fait rencontrer une femme, Claire, cherchant à concilier ses aspirations individuelles avec son rôle d'épouse et de mère. C'est là un thème qui revient dans plusieurs nouvelles et donne une unité à l'ensemble du livre sans pour autant restreindre sa variété, car il n'est qu'un aspect d'une thématique générale qui inclut les relations de couple et des sentiments violents provoqués par l'échec d'une relation : la jalousie et le désir de vengeance.

La vengeance est d'ailleurs le sujet de la nouvelle qui donne son titre au livre, « Boomerang ». Le sujet est traité exceptionnellement dans une intrigue beaucoup plus développée que celle des autres nouvelles, une intrigue pleine de suspense à la manière policière : elle occupe un temps plus long, elle rend la complexité des sentiments en opérant des retours en arrière qui sont comme autant de réticences, et elle avance portant inéluctablement vers

la destruction du personnage haï. La nécessité d'une intrigue poussée s'explique par le fait que le narrateur est aveugle : les conversations et les événements ont pour lui plus d'importance que le paysage. Il n'y a pas dans cette nouvelle des descriptions de la nature pour étayer l'analyse psychologique. Le cadre, nous le verrons plus loin, joue en effet un rôle essentiel dans le reste du livre.

La vengeance réapparaît dans « Sourcière, sorcière, souricière », mais plus intériorisée. Petra lutte avec elle-même ; elle cherche son assise après la rupture de son mariage, elle qui le croyait dur comme pierre :

Nous étions le bloc Simon-Petra, la tour solide au-dessus d'un chemin de ronde, comme cette Vigie de nos voyages, protégée par sept mètres de fondations. (p. 73)

C'est dans cette tour de la Vigie qu'elle s'isole à la recherche de ses propres fondations chancelantes. Elle revit, en observant jour après jour l'effritement de la roche, les fissures qui ont détruit peu à peu son amour.

Comme Petra, plusieurs autres personnages sont en quête d'un nouvel équilibre. A l'état brut dans « Un homme », cette quête se colore d'attendrissement moqueur dans « A la tienne, Tirelô ! », où le citadin se croit déjà réintégré au village parce que l'ivrogne du coin trinque avec lui :

— *Je vais quelques jours chez nous, au chalet.*

Le touriste s'épanouit, heureux d'avoir affirmé son appartenance aux aîtres, ce droit de cité revendiqué par sa mémoire. On le prenait pour un étranger... il a ses racines ici. Ce montagnard, c'est son compatriote, son frère... (p. 101)

On sourit de ce citadin naïf mais on ne le méprise pas. On prend aussi au sérieux Lilo, la petite fille de « Tant de fois mourir », rejetée par son frère et sa sœur dans « cette solitude qui la raye du monde » (p. 94) :

— *Inutile de parler, on ne t'entend pas. On n'entend pas les enfants désobéissants. Ils vont, ils viennent, ils causent, ils ramassent des fraises ; on ne les voit pas, on ne les entend pas. C'est bien simple : pour nous, TU N'EXISTES PAS. (p. 94)*

Dans une interview accordée à Radio-Martigny, Gaby Zryd-Sauthier répondait ceci à la question du rôle de la littérature : « Comme lectrice, je suis touchée quand je prends conscience des choses que je pressens et que quelqu'un a exprimées pour moi. »²

Comme écrivain, elle a à son tour donné corps à des impressions fugitives mais vitales ; le lecteur de *Boomerang* éprouve la satisfaction de discerner enfin ce qu'il devinait confusément. Son expérience de la vie s'en trouve enrichie ; on peut même dire qu'il existe davantage, au contraire de la petite Lilo.

L'auteur des personnages de *Boomerang* réalise aussi un désir que chacun nourrit : entrer de plain-pied dans le monologue intérieur des personnes que nous rencontrons. Dans ce sens, la nouvelle intitulée « Crime et châtement » est une réflexion sur la création littéraire. La narratrice, plongée dans le roman de Dostoïewski, reporte sa sympathie pour Raskolnikov sur le voyageur qui s'assied en face d'elle dans le train. Elle reçoit ses confidences déguisées. Le voyageur commence par une mise en garde :

— *Voyez-vous, l'art serait d'écrire une nouvelle où tout serait à pressentir, comme dans la réalité. Comprendrait celui qui a des antennes...* (p. 107)

On devine dans ce commentaire le souci de l'auteur elle-même de ne pas trahir la réalité par la fiction, de trouver l'expression artistique à la fois discrète et suffisamment sensible pour rendre les subtilités des sentiments.

Tout en montrant les difficultés, la nouvelle « Crime et châtement » affirme avec optimisme la communicabilité entre personnes, puisque, tout compte fait, le voyageur s'est confié. Elle affirme aussi l'utilité de l'art comme canal de la communication, puisque le voyageur se sert d'un récit dans le récit.

« La semaine des quatre jeudis » aussi s'achève sur une note positive : au terme de sa quête, Claire rejoint une solitude apparentée à la sienne. La rencontre tient à des fils ténus, tissés dans un rêve ; elle ne peut s'exprimer qu'à demi-mots. Malgré cette fragilité, elle est profonde. Désormais

Il aurait pu partir en solitaire sans qu'elle souffrît d'abandon, et l'usure des jours n'aurait pas eu de prise sur leur communion... (p. 139)

² Interview par Jacques Tornay, Radio-Martigny, 21 mai 1985.

C'est dans un rêve, donc en dépassant le quotidien terre à terre, que les époux ont renoué leurs liens affectifs ; le rêve ici symbolise toute forme artistique susceptible de favoriser la communication.

Si l'art traduit nos sentiments, il enrichit aussi notre perception de la nature. Qui n'a jamais senti la chaleur d'une toile de Van Gogh dans un champ accablé de soleil ? De même, les paysages des nouvelles de Gaby Zryd-Sauthier nous sensibilisent à la poésie des lieux qui nous entourent, lieux bien réels mais transfigurés sous sa plume.

Le cadre : observation

Pour discerner la texture particulière des paysages valaisans, il faut ce souci de la vérité et de l'observation exacte qui caractérisent Gaby Zryd-Sauthier auteur de reportages. La vérité que l'on peut contrôler dans le cadre contribue d'ailleurs à conférer un accent de vérité aux événements et aux dialogues ou pensées des personnages imaginaires. Dans « Crime et châtiement », par exemple, l'histoire est ancrée dans le quotidien par le biais du trajet en train de Villeneuve à Viège : la narratrice enregistre le passage des lieux familiers tout en écoutant son compagnon d'une heure. Le temps de la nouvelle est mesuré exactement par l'itinéraire :

Nous traversons le fleuve. Il rêva un instant, le regard perdu le long des berges où les pousses des saules mettent des touches orangées. (p. 107)

Et plus loin :

L'armature de fer du pont de Riddes fit ses jeux d'ombre dans le wagon, puis le train s'engagea dans les vergers déserts. (p. 108)

Le paysage fait plus que d'assurer une base réaliste au récit; ce serait le réduire au rôle de support quasi détachable de la création littéraire ! Il transpose dans le mode visuel ce que veut exprimer le récit :

Bordant le bois de Finges, le lit du Rhône était presque à sec. Les galets se confondaient avec le givre des sous-bois, on ne savait pas exactement où commençait la berge, où finissait le fleuve.

Dans mes pensées également, tout était confus. Où commençait le rêve, où finissait la réalité ? (p. 111)

Les voyageurs de la vallée du Rhône pourront observer l'exactitude de cette description. Ils reconnaîtront d'autres paysages, comme la gloriote du vignoble sierrois où se rend Claire (« La semaine des quatre jeudis ») ou encore les montagnes d'Ovronnaz (« A la tienne, Tirelô ! »).

Le long d'un trajet familier, l'on aime à relever aussi des illusions d'optique plus ou moins volontaires, en souvenir des formes fantastiques qu'on voyait étant enfant. Simon et Petra s'amusaient à ce mélange d'imagination et d'observation ; une carrière de marbre leur apparaît au clair de lune comme un glacier suspendu :

Les entailles géométriques, le profil en escalier, l'amphithéâtre gigantesque bombaient dans le vide, avec des séracs et des crevasses poussés d'en haut. Pour qui savait la réalité, la beauté du spectacle inspirait l'effroi de sentir si proches l'erreur et la vérité. (pp. 70-71)

L'illusion s'introduit dans leur vie, la fausseté dans leur relation :

Oui, à partir de quel déclic le bloc Simon-Petra s'est-il disloqué ? Quand tout a-t-il basculé au point que la vérité ait pris double visage ?... (p. 71)

Les êtres détestent la fausseté et demandent la vérité ; les lieux — les aîtres — exigent aussi qu'on respecte leur vérité. Ainsi, chaque description de *Boomerang* s'efforce de coller à la réalité. Le travail de style qui est effectué dans ce but n'est pas dû seulement au plaisir de manier avec aisance la langue française : il répond à un besoin d'approfondissement de l'auteur. Le lecteur le ressent lorsqu'il s'identifie avec les personnages. Combien de fois en effet les personnages de *Boomerang* trouvent dans la nature ainsi décrite la pierre de touche qui leur révèle leur valeur personnelle. La communion avec un coin de nature aide à rétablir la communion avec soi-même, car il y a un souffle d'authenticité dans le paysage comme dans le jardin intérieur du personnage.

Le cadre : libertés

Exactitude ne signifie pas reproduction des lieux à la manière d'une photo. L'illustrateur du livre, Marius Zryd, l'a d'ailleurs bien compris, qui recrée l'impression des coins favoris dans de légers dessins à la plume. Il est plus important pour l'écrivain comme pour le lecteur de ressentir l'effet du paysage. Or la densité d'un lieu tient aussi aux souvenirs qui y sont attachés ou encore aux rapprochements avec une peinture, un film ou un autre livre.

Ces harmoniques ne sont pas nécessairement les mêmes pour tous les lecteurs ; chacun enrichit sa lecture de son expérience. Il y a pourtant un fond de résonance commun, et certains symboles parlent immédiatement à notre imagination.

Ainsi d'autres lapins se profilent derrière celui qui guide Claire vers la cabane du Solitaire, par exemple celui qu'a surpris un jour Alain-Fournier à la lisière de la forêt de Sologne³. Nous suivons le lapin de Claire comme nous avons suivi le Grand Meaulnes à la recherche du Domaine perdu :

Tout à coup, une tache blanche déboula si vite devant ses pieds qu'elle crut avoir rêvé. En se retournant, elle vit le lapin, posté sur un raidillon qui s'embranchait à contresens, invisible à la montée. C'était une invite.
(p. 120)

Désormais, c'est la cabane du Solitaire que nous rêverons de retrouver, quelque part vers Jeur Brûlée...

Si notre imagination colore un paysage de touches empruntées à nos souvenirs, elle puise aussi dans nos impressions d'enfant les cauchemars qui donnent à notre imaginaire un relief d'ombres et de lumière. L'écriture qui veut formuler les zones obscures s'apparente forcément aux mythes de

³ Episode raconté par sa sœur Isabelle, dans *Images d'Alain-Fournier*, Ed. Emile-Paul, Paris, 1947, p. 223.

passage et de descente aux enfers. Pour entrer dans le monde intemporel des quatre jeudis, Claire doit donc utiliser un passage sous-voie :

Sur les cinquante mètres d'une courbe, la pastille de l'entrée disparaissait peu à peu. On devait se guider à tâtons entre les parois gluantes, et dévier au jugé de la ligne droite. L'obscurité s'aggravait de clapotis. Tout était possible au point de non-retour, la fuite d'un rat, la chute dans la boue, l'obstacle suspect venu d'en face... (pp. 117-118)

Sur le chemin du retour, son imagination transforme les habitants de la ferme au bord du canal en cerbères menaçants. Un homme sûr l'aide à franchir les passerelles : est-ce le passeur du poème « Pars dans la vie » ?

Entre ces deux passages, Claire a souffert davantage des lieux abîmés que des personnes qui troublaient son expérience : à la superficialité des gens, elle a opposé une indulgence amusée ; à la veulerie, une forme active de son humour, une farce. Mais un lieu qu'elle s'était approprié et qu'on a, lui semble-t-il, violé, elle le fuit :

Dès le deuxième lacet, le profil d'un gril de jardin, le reflet d'un bassin en plastique l'avaient alertée...

Claire s'enfuit plus loin; n'importe quel creux vaudra mieux que cette retraite dévastée ! (pp. 119-120)

Cependant il n'y a de déception que devant les fausses notes qui rompent une harmonie toute subjective. *Boomerang* ne prétend pas condamner l'emprise de l'homme sur la nature : pas de thèse idéologique, ni de nostalgie facile. La vigne est résolument moderne :

Dans les vignes, les filets de protection étendaient des plages d'un bleu criard. Tout aussi agressives, les piles de caissettes entassées au bord des murs plaquaient au hasard des couleurs saugrenues. (p. 122)

L'itinéraire de « La semaine des quatre jeudis » est presque balisé, et pourtant il nous déroute : il est bien à l'image des descriptions de l'ensemble du livre, qui jouent sur les deux plans du quotidien observable et des

impressions subjectives. Gaby Zryd-Sauthier le remarquait dans son interview à Radio-Martigny : sur les dix nouvelles, neuf se passent en Valais ou tout près (Lavey), car, disait-elle, il y a suffisamment d'insolite dans le journalier.

Neuf sur dix... Une nouvelle échappe à cette généralisation. Il faut le constater : quelles que soient les catégories appliquées à *Boomerang*, l'une ou l'autre nouvelle nous échappe toujours, et c'est heureux ! La variété de *Boomerang* nous permet d'espérer un second livre de Gaby Zryd-Sauthier. Comme au travail du style et à la recherche du vrai l'auteur joint une note amusée, nous comptons sur une œuvre optimiste, pleine d'un humour espiègle tempéré par la tendresse : l'émotion masquée par le sourire.

Véronique Vouilloz